

Charlotte Brontë

Jane Eyre



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge - Usine de La Flèche.
LE LIVRE DE POCHE -
ISBN : 2 - 253 - 00435 - 9

JANE EYRE

CHARLOTTE BRONTË

Jane Eyre

ROMAN

TRADUCTION NOUVELLE
AVERTISSEMENT CRITIQUE
ET NOTES DE
CHARLOTTE MAURAT

LE LIVRE DE POCHE

© *Librairie Générale Française, 1964.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

AVERTISSEMENT

Les trois sœurs, Charlotte, Emily et Anne Brontë, ayant écrit chacune un roman : *The Professor*, *Wuthering Heights*, *Agnes Grey*, sous les pseudonymes respectifs de Currer, Ellis et Acton Bell, les avaient en vain présentés ensemble dans diverses maisons d'édition. Ils ne furent pas davantage acceptés lorsque les auteurs eurent décidé de les adresser séparément.

C'est à Manchester, où Charlotte avait accompagné son père pour le faire opérer de la cataracte, que, le jour même de l'opération, *The Professor* lui fut retourné, sans le moindre ménagement, par un nouvel éditeur. Elle exprima ainsi sa déconvenue : « Le livre de Currer Bell n'a trouvé accueil nulle part, aucun mérite ne lui a été reconnu; aussi, quelque chose comme le froid du désespoir a commencé à envahir son cœur »¹.

« Mais elle avait le cœur de Robert Bruce »², un courage toujours prêt à soutenir l'assaut, une énergie virile. Elle renvoya *The Professor* dans une autre direction, tenter une fois de plus sa chance, et se mit à écrire *Jane Eyre*.

Ce fut un nouveau refus d'éditer *The Professor* que Charlotte Brontë reçut de Messrs. Smith et Elder à qui elle s'était adressée en désespoir de cause: Mais, « comme elle l'écrira plus tard dans la préface à la seconde édition de *Wuthering Heights*, ce refus était si délicat, raisonnable et courtois, qu'il apportait plus de réconfort que certaines accepta-

1. Mrs. Gaskell « The Life of Charlotte Brontë » p. 213. N° 318 of Everyman's Library. J. M. Dent & sons limited. 10 — 13 Bedford Street London W. C. 2.

Mrs. Gaskell a connu Charlotte Brontë, elle a été son amie, aussi son témoignage est-il d'une importance primordiale.

2. Ibid. p. 213.

tions »¹. Elle leur écrit alors. « J'ai un second roman en trois volumes; actuellement en cours, et presque terminé, auquel je me suis efforcée de communiquer un intérêt plus vif que celui du *Professor*. »

Le 24 août 1847, Charlotte Brontë écrivait à Messrs, Smith et Elder : « Messieurs, je vous envoie par chemin de fer un manuscrit intitulé *Jane Eyre*, roman en trois volumes, par Currer Bell »².

« Quand le manuscrit de *Jane Eyre* fut reçu par les futurs éditeurs de ce remarquable roman, la première lecture en fut confiée à l'un des messieurs de la maison d'édition. Il fut puissamment frappé par le caractère du récit et, en termes chaleureux, fit part de son impression à Mr. Smith qui semble s'être beaucoup amusé de son admiration... Mais quand, un soir, un second lecteur, en la personne d'un Écossais à l'esprit lucide et peu enclin à l'enthousiasme, emporta le manuscrit chez lui, et fut si profondément intéressé qu'il veilla la moitié de la nuit pour en achever la lecture, la curiosité de Mr. Smith fut suffisamment excitée pour l'inciter à le lire lui-même; il déclara alors que, si grandes qu'aient pu être les louanges dont ce manuscrit avait été l'objet, elles n'étaient pas au delà de la vérité »³.

Le livre fut publié en octobre 1847. Il fit grand bruit. Personne ne savait qui était Currer Bell. Tout ce que l'Angleterre comptait alors de lecteurs faisait maintes conjectures pour tenter de déchiffrer l'énigme, de découvrir ce génie inconnu. Mr. Smith, lui-même, ne l'apprit qu'au début de l'été suivant, lorsque Charlotte Brontë et sa sœur Anne vinrent lui rendre visite pour prouver que Currer, Ellis et Acton Bell, n'étaient pas un seul et même auteur. « Lorsque Charlotte fut en présence de Mr. Smith, elle lui remit la lettre qu'il lui avait adressée. « De qui tenez-vous ceci? » lui dit-il, comme s'il lui était impossible de croire que ces deux jeunes femmes vêtues de noir, de mince silhouette et de petite taille... pouvaient être Currer et Acton Bell en personne »⁴.

Oui, cette créature timide, minuscule, de si frêle apparence, était bien l'auteur de *Jane Eyre* dont la lecture étonnait, ravissait, bouleversait, scandalisait même. Malgré sa fragilité extérieure, sa modestie excessive, la retenue qu'elle savait s'imposer, il y avait en Charlotte Brontë un frémissement, une ardeur de vie, une puissance de passion et d'imagination, une violence de sentiments, dont ses livres, seuls, peuvent donner idée.

1. Ibid. p. 223.

2. Ibid. p. 224.

3. Ibid. p. 225-226.

4. Ibid. p. 248.

D'où venait donc cette visiteuse qui intrigua si fort Mr. Smith? Tous ceux qui admirent les Brontë le savent. Elle arrivait de Haworth, du presbytère entouré de tombes nues et donnant sur la lande sauvage, où elle vivait avec son père le pasteur, son frère, ses deux sœurs. J'ai visité ces hauts lieux, et je ne puis décrire l'émotion qui m'étreignit en pénétrant dans cette demeure privilégiée où grandirent, vécurent, souffrirent, œuvrèrent pour l'éternité ces créatures exceptionnelles.

Nées à Hartshead, en 1813 et 1815, les deux aînées des enfants Brontë, Maria et Elizabeth, moururent en 1825.

Charlotte Brontë naquit à Thornton, le 21 avril 1816, Patrick Branwell, en 1817, Emily Jane, en 1818, Anne, en 1820. La famille vint s'installer à Haworth, ce village perdu du Yorkshire, situé au sommet d'une abrupte colline, en cette même année 1820.

Son père, Irlandais, sa mère — qui mourut en septembre 1821 laissant six orphelins — née à Penzance en Cornouailles, étaient, l'un et l'autre, de race celtique, bien différents des rudes habitants du Yorkshire descendants des Anglo-Saxons et des Danois. « Ainsi, chez les Brontë, l'apport de sang celtique, et l'éducation qu'ils reçurent dans le Yorkshire, constituèrent un singulier et saisissant mélange d'éléments fortement contrastés »¹.

Mais *Jane Eyre* va révéler Charlotte Brontë qui est le sujet de son livre. « Elle est notre premier romancier subjectif... Le monde qu'elle crée est celui de sa propre vie intérieure... »².

Jane Eyre est une évocation puissante et délicieuse de l'Angleterre victorienne à ses débuts. Écrit à une époque où l'on avait tout loisir de vivre, ce roman peut, aujourd'hui, paraître long. De conception anglaise, il s'abandonne à lui-même, s'attarde, très différent en cela d'un récit à la française, lequel irait plus directement au but. Comme dans les romans d'alors, il y a d'abondantes et minutieuses descriptions, des situations souvent compliquées à plaisir, de nombreux incidents gratuits, des coups de théâtre, des digressions, des redondances, des appels au lecteur, et surtout une conclusion, heureusement courte, fade et inutile, alors que le roman est achevé. Tout cela est l'héritage du dix-huitième siècle, de Richardson en particulier, dont la *Pamela* avait généreusement alimenté les récits que Tabby, fidèle servante du presbytère — la Bessie de *Jane Eyre* — faisait aux petits Brontë ardents et émerveillés. Il ne faut pas oublier qu'en 1840, avant *The Professor* et *Jane Eyre*,

1. Phyllis Bentley *The Brontës* p. 18.

2. Lord David Cecil *Early victorian novelists* p. 88-89.

Charlotte Brontë avait écrit un roman — il n'en reste que quelques fragments — dont « ... le commencement, comme elle-même le reconnaissait, était à l'échelle des romans de sept ou huit volumes de Richardson »¹. Il ne faut pas oublier davantage que *The Professor*, plus court, plus simple, fut refusé. Il faut encore savoir que Charlotte Brontë retourna alors à la manière propre à son génie : elle se souvint de *Mina Laury* qu'elle avait écrit en 1838, du *Spell* (le Sortilège) en 1834, d'*Albion and Marina*, sa première histoire d'amour, en 1830, des innombrables récits des royaumes de Glasstown et d'Angria, tous remplis de péripéties, d'épisodes surprenants, d'aventures extraordinaires, qu'elle avait commencé à écrire dès 1824, alors qu'elle était seulement âgée de huit ans.

Et *Jane Eyre* fut accepté d'enthousiasme.

Charlotte Brontë est inspirée, et suit irrésistiblement l'impulsion de son pouvoir créateur. Elle ne semble pas devoir s'arrêter à des considérations d'unité artistique et de vraisemblance. Dans une lettre à Mr. Lewes, elle parle de « ce pouvoir qui semble s'éveiller chez ceux qui écrivent lorsqu'ils sont inspirés, s'impose en maître avec son originalité, rejette toutes les prescriptions, sauf la sienne, dicte certains mots, véhéments ou mesurés, insiste pour leur emploi, forge de nouveaux caractères donnant un tour inattendu aux événements, dédaigne les idées rebattues, soigneusement élaborées, en a soudain de nouvelles qu'il adopte »².

Ainsi est-il possible de trouver dans *Jane Eyre* deux romans dont l'action, également dramatique, est orientée par des faits souvent invraisemblables.

C'est que Charlotte, comme Emily, composa ses romans un peu de la même manière que les « Jeux » de leur enfance, où la fantaisie, seul demiurge, ne se préoccupait pas des contraintes qui régissent le monde réel.

Quant à l'intrigue, qui alla jusqu'à choquer les contemporains, une note de la traduction en donnera la raison plausible.

Malgré une apparente incohérence, des invraisemblances, des longueurs, des inégalités, une intrigue mélodramatique, *Jane Eyre* est, à des titres divers, un livre aussi génial, quoique d'une moindre force, que les *Hauts de Hurle-Vent* d'Emily. Il offre un intérêt toujours grandissant par sa figure centrale, d'autant plus attachante qu'elle est celle de Charlotte Brontë elle-même. Pour la première fois dans le roman anglais, l'amour vibre à chaque page, et laisse le lecteur comme ébloui par l'intense, mais pure lumière qu'il

1. Mrs. GASKELL op. cit. p. 126.

2. Mrs. GASKELL op. cit. p. 239-240.

irradie. « La passion s'y incarne en des êtres réels... Ce récit tumultueux est nourri d'observations exactes, d'émotions, de tristesse et de désirs vécus »¹.

Comme l'a écrit Miss Sinclair : « quand les ennemis de Charlotte Brontë lui reprochaient de prôner ainsi l'amour, ils faisaient son éloge sans le savoir. Ce fut à son honneur de le glorifier. » L'imagination constructive de Charlotte Brontë surprenait ses contemporains : la psychologie de *Jane Eyre*, comme de toute son œuvre, appartient plus à notre temps qu'à l'ère victorienne.

Pour la première fois, aussi, Charlotte Brontë, devançant son temps, se fait dans *Jane Eyre* l'avocat de l'émancipation sociale de la femme.

La conscience de ses droits, le sentiment de son indépendance, n'étaient que les manifestations d'un esprit clairvoyant, d'une âme fière. A cette époque, cela faisait scandale.

« Les femmes souffrent d'une contrainte trop rigide, dit *Jane Eyre*, d'une inertie trop absolue, exactement comme en souffriraient les hommes; et c'est étroitesse d'esprit chez leurs compagnons plus privilégiés que de déclarer qu'elles doivent se borner à faire des puddings, à tricoter des bas, à jouer du piano, à broder des sacs. Il est léger de les blâmer, de les railler, lorsqu'elles cherchent à étendre leur champ d'action ou à s'instruire plus que la coutume ne l'a jugé nécessaire à leur sexe... » Et elle ajoute : « Je puis vivre seule, si le respect de moi-même et les circonstances m'y obligent; je ne veux pas vendre mon âme pour acheter le bonheur... »².

On ose à peine reprocher à Charlotte Brontë ses explications diffuses, ses descriptions naïves et puériles, qui ne manquent jamais d'aboutir, par d'imprévus ricochets, à des envolées rejoignant les plus grands; non plus que la pauvreté de certains dialogues qui forment une trame de pensées sous-jacentes jaillissant au moment voulu, avec éclat, efficacité. Toutes ses faiblesses, si grandes soient-elles, semblent faire office de tremplin, se justifiant toujours par des rebondissements dont on demeure surpris, émerveillé.

Les personnages que nous présente Charlotte Brontë sont tous simples, comme elle. Vont-ils être sans intérêt? Aucun d'entre eux n'est insignifiant, terne, banal; Charlotte, la fée, en les effleurant de sa baguette — son extraordinaire imagination — les magnifie, les mue en des caractères passionnés, intrépides, ambitieux, d'une violente obstination,

1. Robert de Traz. « La Famille Brontë » p. 125.

2. Toutes les citations entre guillemets, non suivies d'une référence, sont extraites de la présente traduction du texte anglais.

mystérieux aussi, secrets, si vrais qu'ils nous émeuvent autant que les héros des plus grands dramaturges.

Jane Eyre, « souriant avec une grâce simple et pourtant perspicace », est faite d'étranges contrastes. Elle est timide, mais ne manque pas d'audace; soumise, mais garde jalousement son indépendance; naïve, mais pleine de bon sens. Sa réserve cache une âme de feu, une âme généreuse, vaillante, ferme, incapable d'hypocrisie, de lâcheté. Au paroxysme de la passion, de l'adoration, du désespoir, Jane Eyre puise sa force dans la profondeur exaltante de son amour, mais aussi dans sa droiture, et « jamais il n'y eut créature plus fragile et plus indomptable ».

Mr. Rochester est le type du héros byronien, toujours en contradiction avec lui-même, avec la société, comme l'était le Duc de Zamorna¹ du monde imaginaire de Charlotte. Il n'est pas resté ferme devant les assauts de la vie; ses principes ont perdu de leur rigueur.

Il est fantasque, énigmatique, bourru, hautain, dur et sarcastique parfois, mais tendre, communicatif, plein de courage, coupable, mais torturé par le remords et, malgré d'accablantes apparences, foncièrement droit.

Charlotte Brontë a splendidement décrit St.-John Rivers, ce jeune pasteur d'aspect froid, mais, pour un observateur pénétrant comme Jane Eyre, agité intérieurement, insatisfait, n'ayant pas trouvé la sérénité, la paix qu'il prêche aux autres. D'une réserve peu engageante, ses yeux « lui servaient plutôt d'instrument pour chercher à deviner les pensées d'autrui que de moyen pour révéler les siennes ». Empressé dans l'accomplissement de ses devoirs, irréprochable dans sa vie, dans ses actes, bon et dévoué pour ses sœurs, il était ambitieux, inexorable, poursuivant son but avec une imperturbable volonté, une redoutable obstination, se souciant peu de ceux qu'il lui faudrait peut-être écraser dans son ascension trop rapide, prêt à tout sacrifier, même l'amour, à des fins qu'il jugeait plus hautes, plus dignes.

Charlotte Brontë a réussi là un caractère tout à fait exceptionnel. « Peindre un saint et montrer l'envers de sa sainteté, tel est le dessein presque impossible de Charlotte, et qu'elle a pourtant magnifiquement exécuté. »²

Certaines figures de second plan ne sont pas moins heureusement traitées. En quelques phrases inoubliables, avec la véhémence d'un pamphlétaire, elle stigmatise à jamais l'hypocrisie religieuse, la vanité, l'avarice, la sévérité du riche et tout-puissant pasteur de Lowood, Mr. Brocklehurst, tandis qu'avec l'acuité, la vérité de vision, le coup d'œil

1. Le Duc de Zamorna : principal personnage du royaume d'Angria mentionné p. 8.

2. Robert de Traz op. cit. p. 135.

d'un grand caricaturiste elle burine son impressionnante effigie au masque dur et compassé d'inquisiteur.

Pour s'expliquer l'émouvante vérité des caractères de Jane Eyre, de Mr. Rochester, de St-John Rivers, voici ce que nous révèle Jane Eyre : « Je n'ai jamais pu jouir du plaisir d'être en communication avec des âmes fortes, discrètes et élevées, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, avant d'avoir franchi les derniers retranchements conventionnels de la réserve, d'avoir pénétré sur le seuil de leur confiance, et mérité une place au foyer même de leur cœur. » Charlotte Brontë, comme Emily, « va si profond dans la connaissance du cœur de l'homme qu'on en éprouve une sorte de vertige »¹. « Car tel est le mystère de la grande poésie d'exprimer ce qu'elle n'a jamais appris et de retrouver la vérité humaine à travers le seul drame qui compte, le drame d'être. »²

Charlotte Brontë, cette belle âme noble et droite, pure et fière, avait une admirable idée du devoir, du respect que l'on se doit à soi-même. Elle se méfiait de la richesse, de la vie facile, des plaisirs, et même de la beauté. Si Mr. Rochester avait été « un jeune et beau gentleman d'allure héroïque, je n'aurais pas osé rester ainsi à le questionner contre son gré, et à lui offrir des services qu'il ne demandait pas », fait-elle dire à Jane Eyre. Sa nature passionnée était cependant loin d'être insensible à leur magie, et c'est ce qui fait l'originalité et la richesse de son caractère. Si, pour Charlotte, l'amour est le meilleur de la vie, son souci constant n'en est pas moins de faire triompher le devoir sur la passion. Et c'est ainsi que cette romantique éperdue, dans une époque romantique, reste classique. Son classicisme se confond avec son honnêteté native, sa haute moralité, son puritanisme austère, l'intangibilité de ses principes. Charlotte Brontë exprime de façon pathétique les rigueurs, les délices aussi, de l'amour interdit, dangereux, qui possède Jane Eyre, comme il l'a possédée elle-même : « Sans cet amour désespéré, Charlotte n'eût écrit ni *Jane Eyre*, ni *Villette*... qui comptent parmi les plus remarquables ouvrages de l'époque victorienne »³. Ces refus cruels, douloureux, ne font qu'intensifier l'amour qui finit par consumer l'être en le purifiant à sa propre flamme. Jane Eyre, si fortement éprise, si fatalement éprise, pourrait-on dire, soutient la lutte avec stoïcisme, et, malgré son désespoir, finit, dans un sursaut de sublime énergie, par se dominer.

1. Daniel ROPS *Où passent des Anges* (Emily BRONTE, Poésie et Solitude) p. 99.

2. Ibid. p. 90.

3. Emilié et Georges ROMIEU *La vie des Sœurs BRONTE* p. 152.

La morale qui filtre à travers ces redoutables sacrifices est cependant profondément humaine et revigorante. Elle fait prendre conscience de la source d'énergie qui nous rend capables de souffrir avec noblesse, sans amertume, pour éviter de transgresser la loi, la grande loi de l'Ordre. Si nous cédon et glissons dans l'abîme, nous n'en serons pas, pour autant, quittes avec la souffrance, et « le remords, ce poison de la vie, » la rendra intolérable, désespérée. Une acre odeur de soufre nous poursuivra.



Dans quel cadre évoluent donc ces héros à la personnalité si forte?

Cette fois, Charlotte Brontë soulève le rideau de sa main légère pour laisser sa prodigieuse imagination — toujours elle — nous révéler des intérieurs, des sites, en harmonie avec leur caractère et que l'on ne peut oublier :

Voici, à Gateshead-Hall, la terrible chambre rouge avec « ses deux grandes fenêtres aux jalousies toujours baissées... dont le mystère en faisait un lieu si solitaire en dépit de sa somptuosité ».

Thornfield-Hall, avec ses corridors sombres, silencieux, sinistres, ses chambres du troisième étage, mystérieuses, inquiétantes, avec leurs petites portes noires, toujours fermées, comme dans « quelque château de Barbe-Bleue ».

Les *moors*, ces landes si chères aux Brontë où, tout enfants, se tenant par la main, ils erraient déjà, heureux de jouir de leur solitude libre et sauvage. Ces collines, où rien n'eût changé au cours des saisons si les jeunes fougères et les mousses n'avaient reverdi, ça et là, au printemps, si les bruyères n'avaient étalé leurs somptueux tapis pourpre en été; ces paysages désolés se sont, à jamais, gravés dans leur esprit et dans leur cœur. Loin des *moors*, loin de Haworth, Emily, en particulier, languissait, dépérissait.

De la lande brumeuse surgit Moor House, la vieille maison, basse et grise, chère aux cœurs simples qui l'habitent, emplie d'ombres, sans doute, mais familières, secourables.

Certains détails, comme je l'ai déjà dit, peuvent sembler puérils, mais rien n'est insignifiant pour Charlotte Brontë qui sait découvrir dans les choses les plus simples le secret de leur énigme.

A Gateshead-Hall, à Lowood, à Thornfield-Hall, à Moor-House, on entend, au dehors, tel un leitmotiv obsédant, la pluie battre contre les vitres, le vent hurler à travers bois, landes, collines. « La tempête augmentait toujours et semblait couvrir de sourdes plaintes... mais chaque fois que

le vent se calmait, je réentendais ce vague et douloureux gémissement. » Comme tous les Brontë, Charlotte avait le don du tragique, le pouvoir de faire naître l'angoisse, la terreur. Il suffit de se pencher sur ces vies pour découvrir les sources d'où jaillit ce don, celles qui l'alimentèrent.

Mais elle avait aussi le don de peindre la nature qu'elle aimait avec ferveur et qui exaltait son âme élevée; elle avait le don d'évoquer la vie intense, la sève ardente, qui rend, comme par miracle, leur parure de feuilles aux arbres apparemment morts. Et c'est le merveilleux printemps de Lowood, d'une si suave et fraîche poésie.

Elle avait le don suprême d'évoquer l'amour, ses fièvres, sa magie, ses extases. *Jane Eyre* est un hymne à l'amour.

« C'est sans doute dans le fruste folklore de Tabby que les Brontë puisèrent ce goût du fantastique, du surnaturel que l'on retrouve dans leurs romans : pressentiments, songes pathétiques, apparitions, voix mystérieuses. »¹

Oui, Charlotte Brontë garde le souvenir des contes de la nursery mêlé à tout un fatras; mais, Charlotte, Emily, ces créatures d'exception, douées à la fois d'une sensibilité extrême — toujours exacerbée par la lutte, le refus, la solitude — et d'une imagination intense, fulgurante, ont bien pu, au paroxysme de l'émotion, avoir des visions illuminantes autant que caractéristiques, ainsi qu'en témoignent le poème d'Emily « La Prisonnière » et l'appel entendu par Jane Eyre au cours de l'exhortation de St.-John. (Chapitre xxxv.) Tout ce passage est sublime.



Charlotte Brontë a un magnifique tempérament d'écrivain, de poète, et *Jane Eyre* est un roman d'un très grand lyrisme. Les descriptions, modèles réalistes et poétiques, sont innombrables, pleines d'aisance, et toujours si variées qu'elles donnent l'impression d'un tour de force. C'est d'une extrême habileté, et, dans ce domaine encore, l'auteur est un magicien. Le style n'a pas trace de vulgarité, il est imagé et évocateur : « Les petits oiseaux bruns qui, de temps en temps, voletaient dans les haies, ressemblaient à des feuilles rousses isolées, qui auraient oublié de tomber », plein de verve, de saveur, chaleureux, simple, clair, mais noble, digne, c'est du king's english excellemment. Des phrases simples, courtes, alternant avec de longues périodes qui ont du souffle et rebondissent, donnent de la variété à ce style, tandis que les métaphores, les comparaisons, les épithètes nombreuses, infiniment nuancées, de signification profonde, lui donnent de la couleur.

1. Emilie et Georges Romieu op. cit. p. 47.

Charlotte Brontë était riche de lectures : la Bible, dont elle était nourrie, Shakespeare, Milton, Bunyan, Scott, Byron, Wordsworth. « Elle connaissait à fond la Bible, et une de ses prédilections allait au prophète Isaïe, à cause de son génie poétique, sans doute, autant que de sa ferveur. Et, peut-être, chez Charlotte, le tour dramatique de l'imagination, le pessimisme latent étaient-ils mieux accordés à l'Ancien Testament qu'à l'Évangile... »¹ Elle connaissait également bon nombre d'auteurs français. Elle jugeait George Sand « perspicace et profonde ». L'on retrouve dans *Jane Eyre*, souvent sans en être averti, des phrases de l'Écriture Sainte, de Shakespeare, de Milton, de Scott, qui enrichissent le récit.

« Quiconque a étudié son œuvre... quiconque a joui du rare privilège de l'entendre parler, a été frappé par un singulier bonheur dans le choix de ses mots... Tel groupe était le miroir fidèle de ses pensées, nul autre, apparemment de signification identique, ne pouvait aller. A la recherche du terme qui convenait, elle attendait patiemment qu'il vînt à elle; provincialisme, mot dérivé du latin, peu lui importait son origine, pourvu qu'il exprimât son idée de façon précise... »² Les mots usés, simples, repris par elle, deviennent neufs, ardents, clairs, vrais. Elle est, en cela, semblable à Racine, dont la Phèdre meurt des *feux* qui la consomment.

Enfin, Charlotte Brontë est une incomparable conteuse. Dès les premières phrases, et jusqu'aux dernières, le lecteur est pris dans un réseau magique. Il est sous le charme. Sa curiosité s'éveille, son intérêt va croissant, le voici haletant et sur des charbons ardents, car la conteuse, avec art et maîtrise, sait le tenir en suspens, choisissant bien son moment pour lui laisser déchiffrer l'énigme, ou lui faire entendre les arrêts révélateurs du destin.

Que de dons réunis en Charlotte, en la grande Emily! La douce Anne en avait sa part, et Branwell, qui manqua sa vie, en était comblé. On ne peut séparer ces sœurs et ce frère si étroitement unis. Dès leur âge le plus tendre ils vécurent dans des îles de rêve, dans des royaumes imaginaires, et écrivirent en collaboration un nombre incroyable d'histoires merveilleuses, de drames, de poèmes, de magazines.

Une centaine de petits manuscrits du monde secret de leur enfance et de leur adolescence, d'une écriture si fine qu'il est souvent impossible de la déchiffrer sans l'aide d'une loupe, ont été récemment mis au jour par des édi-

1. Robert de TRAZ op. cit. p. 50.

2. Mrs. Gaskell op. cit. p. 214-215.

teurs anglais, et surtout par une Américaine, Miss Fannie Elizabeth Ratchford. Ils éclairent prodigieusement l'œuvre publiée des trois sœurs qui apparaît comme l'épanouissement de ces déconcertantes prémices.

Qu'eussent fait Charlotte, Emily et Anne sans Branwell? Il est impossible de le dire.

En fait, sa désastreuse expérience est devenue la leur. Il y a dans leurs romans des traits de caractère, des scènes dramatiques, des sentiments exacerbés, qu'elles lui doivent sans nul doute.

Lord David Cecil, tout en étant sévère pour Charlotte Brontë, n'a pas hésité à proclamer son « génie », à la déclarer « grande » et possédant « l'imagination créatrice à son plus haut degré d'intensité ». Il a tenté de déterminer la place qu'elle occupe dans la cohorte des élus des lettres : il la voit, tel un oiseau aux ailes éployées, « prédestinée à planer sans cesse au-dessus du cortège des grands écrivains, tantôt à la tête, tantôt à la fin »¹.

Vaine question! Charlotte Brontë fait partie du cortège, et cela seul compte.

Par delà les jugements incertains des hommes, je ne puis que faire mienne la conclusion de *La Vie de Charlotte Brontë*, par Mrs. Gaskell : « Me détournant de la critique... je fais appel à ce public plus vaste et plus réfléchi, à ceux qui sont à même de considérer fautes et erreurs avec une humble sympathie, d'admirer avec générosité un étonnant génie et de rendre, le cœur débordant, un chaleureux hommage à toute noble vertu. C'est à eux que je confie la mémoire de Charlotte Brontë. »²

CHARLOTTE MAURAT.

1. Lord David Cecil op. cit. p. 144.

2. Mrs. Gaskell op. cit. p. 402.